

# \_\_\_\_\_ Titres \_\_\_\_\_

Michel Deguy - Vadim Kozovoï - Michel Orcel - Yves Le Pellec - André Le Vot

## L'ANGE

Il m'est arrivé de faire la connaissance de Christian Guez dans les années soixante à l'École Bossuet, rue Guynemer à Paris, où, élève d'hypotaube à Louis-le-Grand, il était interne, et où je faisais passer des colles de philosophie aux préparationnaires.

Christian Gabrielle Guez Ricord est mort. Et c'est ce «est mort», si bouleversant pour les survivants, qui nous recueille. Car, quand on parle d'une génération disparue il y a longtemps, «depuis toujours», on ne dit pas, on n'annonce pas que Pierre ou Paul ou Christian *est* mort. Mais de lui, dont je puis dire, dont je suis en train de dire que je l'ai connu, si ce mot a un sens, c'est la nouvelle d'un *état* qui nous arrive, et nous parvient à nouveau cet été, et dont *nous* pouvons lire presque à chaque page de ses écrits la pensée qu'il en méditait, et qui peut nous secourir. Que veut dire son être-mort pour *nous* ? «La mort n'est pas le contraire de la vie, elle est comme la vie un *état*.» À Mettra: «Peut-être le poète est-il le seul à aimer la mort, à aimer la lune noire, la lune absente, c'est-à-dire le miroir éteint, le miroir de l'art des alchimistes, le miroir où se réfléchissent toutes les figures mais le miroir éteint.»

*La Secrète*, p. 20: «Je ne mourrai pas parce que tu *auras été* ma seule mort.» Ou: «La mort est *une architecture*, celle où le passé et l'avenir rêvent sans la coupure de ce monde où seul le présent semble réel».

Certes la répétition de citations ne suffit pas, chacune reste «secrète», comme leur collecte en livre. Ce qui veut dire que si nous pouvions suivre assez méditativement cette pensée de la mort – cette mort *en* pensée –, nous aurions à reformer, à la suite de ce poète qui en est l'Ange, une pensée très complexe. La poésie n'est pas pensée théologique ni philosophique, et Guez en était bien conscient. Dans son entretien avec Claude Mettra, il dit: «Je ne parle pas en théologien, mais en poète», ou bien, ailleurs: «La question de l'*âme*, qui n'est pas celle de l'être, attend son Heidegger». La pensée poétique a donc sa logique, très rigoureuse, sa membrure, très porteuse comme les ailes d'ange qu'il dessinait. Et il ne suffit pas d'être effleuré avec plaisir par son aile euphonique eurythmique comme aujourd'hui peut-être par les citations pour la comprendre. Le souffle, le déplacement de cette aile superficielle d'abord, alerte, attire, demande une attention, à quoi il est ordinaire, normal, quotidien de se soustraire.

La complexité de cette pensée est par exemple celle qui assemble (= sym-bolise) l'Ange et la Mort. Par exemple, il écrit à cette femme: «Tu as des raisons pour *maudire l'Ange*, et si tu *insultes la mort*, c'est pour savoir.» Ou de la Vierge il écrit: «La mort de l'Ange dans sa chambre, elle en a fardé le souvenir caché dans son cœur pour un temps et des temps...». Ainsi l'Ange est-il ange de l'Annonciation («fidèle et joyeux», avait traduit Baudelaire) et de la mort. Chaque événement est «annonce», et ainsi il y a *un ange à tout*, un ange de tout. («L'Ange... a le don d'épouser toute forme, hommes,

femmes, animaux, et d'y prier comme étant l'autre, le tout autre de l'autre. Comme d'une algèbre de l'identité où il serait cet X qui *peut être* chacun de nous.» Et comme l'Ange est *l'ange de la mort*, c'est son nom, puisque ce que *garde* la Vierge annoncée c'est «la mort de l'Ange» – il y a réversibilité, cercle et circulation autour du pivot, «génitif» (de), de toutes ces locutions. La mort est l'annonce; la mort s'annonce angéliquement, virginalement, à contrejour de toute apparition.

Une chaîne de figurants (Vierge, lune, miroir, noirceur) configure cette annonce, et la vie de poète est attentive à recevoir l'*ensemencement* de cette annonce – selon la formule de la page 16, «cette mort qui ensemence la vie».

L'in vraisemblable – la «vocation» – est que c'est un jeune homme qui entend cette Annonce, et la reçoit.

\*

Il était jeune, il était beau, son génie poétique effervescent le faisait remarquer. Claude Bonnefoy – mort il y a plus longtemps – faisait partie d'un jury qui devait attribuer le «Prix Paul Valéry» à un jeune manuscrit. Il me parla de Guez et je crois bien que c'est lui qui nous mit en relation. Je connais – si ce mot est bien venu ici; chaque amitié est singulière, et la nôtre, si c'était l'occasion, demanderait une description singularisante qui relativiserait ce mot de connaissance – j'ai connu Christian pendant plus de vingt années. Ses préoccupations en ce temps-là étaient mathématiques, scientifiques et poétiques. De cette formation rigoureuse bien des locutions – usages non hasardeux de la *fonction*, de l'*équation* ou de concepts de l'*énergie* – attestent l'emprise dans sa pensée, tout un courant puissant de métaphoricité au service de sa mystique; et de cette «formation» en général on peut dire qu'il reçut ce présent de ne pas détester son temps.

Nous nous sommes perdus de vue, bien sûr, et je ne sais plus quand ni comment nous fut redonné de nous retrouver, peut-être chez Gallimard par le truchement de la famille Camus. Christian était tombé amoureux, passionnément, et je crois bien qu'il ne faut pas dire «tombé», mais levé, arraché, éperdûment sans doute, et frappé sans doute, mais éveillé. C'est sous le signe de l'amour que Christian vécut et parla.

À Pierre Emmanuel: «Je suis heureux, j'ai déjà converti un musulman au Christ, je lui ai donné le prénom de François, et un chrétien à l'Islam, je lui ai donné le nom de **Habib qui veut dire amour** ».

Au long des années le mal qu'il appelait lui-même schizophrénie, – et dont vous me permettez de ne pas me détourner quand je le dévisagerai sous le nom de «folie»<sup>1</sup> – lui donna son empreinte, configura sa vie jusque dans les séjours alternés au dedans et au dehors de l'hôpital; sa psyché lutta avec la psychiatrie, l'intériorisa comme une connaissance, qui le mit à part parmi nous, l'inspira, oui, intarissablement. Elle était là, cette folie, comme une intrépidité, et si c'est sa marque que de ne jamais hésiter ni se taire, elle lui fit don de la parole.

Les amis de Christian se rappellent ses apparitions, et moi, par exemple, ce soir où il sonna à ma porte tandis que nous dînions avec nos jeunes enfants et où aux côtés de Charles

---

1. *Ma vie avec la folie*. p. 47. Ou «Le poète garde la folie comme un masque qui le protège des ignorants». (Lettre à Pierre Emmanuel)

Racine ils parurent comme deux Anges. Puis le ravage de ses traits et le volume, souvent, d'une grande cape noire, lui donna cet aspect «terrible» que Rilke attribue à l'Ange.

Oui, l'Ange; Christian vécut avec l'Ange, et maintenant je le considère (par exemple à la page 56 de *la Secrète* édité par Bruno Roy) et en me rappelant aussi ces encres noires, menues, anges innombrables comme ceux de la théologie – et parfois même de la philosophie si l'on se rappelle telle remarque de Kant – interposés entre Dieu et les hommes, dessins messagers que je reçus, comme beaucoup de ses amis, par la poste, et qui devenaient son écriture, une sorte d'idéographie au fur et à mesure que son alphabet manuscrit se défigurait.

Donc je scrute, je *lis*, l'Ange reproduit à la page 56 de cette édition.

C'est une chimère un flamant noir dans l'air blanc, ses bras se changent en ramures comme ceux de Daphné, en ailes, ses ailes en bras, les jambes en nageoire feuillue, c'est une métamorphose saisie au vol, c'est un Ange-mouche, c'est un androgyne au torse de Kouros, aux cuisses arrondies, on dirait une armure entr'ouverte; sur sa tête une couronne trinitaire suspendue, auréolée, un chandelier triple – parfois une petite svastika tatoue l'alentour blanc – il s'élève comme un hélicoptère, battant des ailes, idéogramme troué de vides, appareil héraldique. «L'Ange n'avance que la beauté pour preuve. Il a le don de *transparition*» (26). Et le beau néologisme, où j'entends cette espèce d'adunaton d'une *transparence* qui *apparaît*, peut dire la beauté de l'ange, «preuve» en langue de ce qu'elle «avance».

Christian décrit l'Ange; comment est-ce possible?

Le *voyant* «décrit» ce qu'il «voit», et son dire *disert*, l'éloquence, si on veut, de son discours, nous stupéfie parce qu'on dirait qu'ils obéissent à un régime (suivant un *cours* ininterrompu) qui est celui de la perception: la description peut se prolonger indéfiniment à suivre l'inépuisable «réel», aucune exhaustion discursive ne peut tarir l'infinité phénoménologique. Or on dirait que le voyant suit d'un regard que nous devons bien appeler *intérieur* une réalité qui n'est pas offerte aux yeux mais est pour lui *quasi-visible*. Ce ne sont pas des vérités de fait relevant de l'exactitude, ni des éléments dans l'ordre du savoir augmentant l'archive de ce qu'il faudrait maintenant savoir sous peine de n'être pas de ce temps, etc. Où et en quoi se tient cette vérité qu'il rapporte, et on dirait en effet qu'elle est de l'ordre du *témoignage* – «ayant vu quelquefois ce que l'homme a cru voir»? Une quasi-intuition d'un quasi-factum présente à son âme ce qu'un autre ne voit pas et peut tenter de comprendre par confiance et imagination. La *phrase* fraye une «vérité» dans l'océan du possible, dans l'immense, elle  *fend*  la démesure du dicible, elle opère un sillage sur lequel le lecteur se retourne. Je me représente l'Ange, scribe ou dicteur, à la proue peut-être comme celui de Walter Benjamin, opérant, ouvrant, le futur de dos, et nous, retournés, i. e.: tournant le dos à cette proue et fixés sur ce sillage pour en induire mentalement (c'est ma «lecture») la direction (le repère, «l'étoile», eût-on dit au XVI<sup>e</sup> siècle) déroutante suivie par le poète qui n'étant pas le philosophe ni le croyant, ne peut être précédé, prévenu, pas même escorté.

La phrase opaque brille d'une lumière qu'elle reçoit et qui lui donne le dur éclat translucide d'une ébène ou d'un basalte qui réverbère – qui réverbère une source que nous ne percevons pas, mais qu'elle atteste. (Et à la fin des fins pour l'agnostique le respect de la foi en tant que foi d'autrui est une foi: la foi en autrui. Comment un homme aussi pleinement humain que celui-ci pourrait-il ne pas *révéler* à sa manière le partage humain?)

Dans l'infini des prédications possibles (x est y), un sillage, un sillon, itérable à jamais (en droit), oracle du dire, est tracé.

La phrase fraye quelque chose qui est appelé à devenir une vérité par le reste de l'œuvre et le commentaire. Que soit ce que je dis; performatif étrange, un peu du type de la bénédiction ou de la malédiction, ou comme la menace qui accumule l'orage qu'elle annonce. Étrange «sanction pragmatique», irréfutable parce que hors réfutabilité – «infalsifiable»...

\*

Il y a toujours du malentendu dans la «réception» d'un poète, et, pour ce qui est de celle de Christian Guez, que nous espérons ici favoriser, il se pourrait que sa relation aux *écritures* en tant que saintes ait donné à croire qu'il était contemporain de l'*absolu littéraire* et de cet usage intransitif d'*écrire* qui s'était répandu (peut-être depuis l'invention de *Paludes* par André Gide). Ce n'est pas le même absolu, me suis-je pris un instant à songer. Mais comme nous ne savons pas quel prédicat convient à l'imprédictable absolu, je ne peux certes pas décider si ce n'est pas «le même». Après tout, c'est lui, le poète, qui décidait de sa parenté, et ses références au contemporain, ce n'est pas à nous de les projeter dans son dos. Je me rappelle cette lettre à Edmond Jabès où je crois que la densité des propositions qui prennent Dieu pour sujet est plus forte que partout ailleurs dans ses écrits, et où je ne peux rien «reprendre» parce que les phrases qui prennent *Dieu* pour sujet n'ont pas de sens dans ma «tête», même s'il leur en reste un dans «mon cœur». «Silence sur dieu» est «mon» injonction.

Que ce soit un même mot qui dise l'intimité et le repli de l'*oraison* et le mouvement opposé de l'*orateur*, la quémante et l'exotérisme de l'*orateur*, nous indique que c'est le rythme de la pensée dans une même page, un même ouvrage, d'osciller de la mise au secret, où elle se replie, au désir d'être entendu, à la requête du commun. C'est pourquoi, quel que soit le «malentendu», ce n'est pas usurper que, parlant en première personne, de parler à la première personne du *pluriel*. Il y a un *nous*, qui est peut-être celui de générations «contemporaines», malgré les âges différents, en ceci qu'elles meurent dans le même siècle.

J'entends – nous entendons – la *fraternité* dans cette belle page (54): «Qu'aurons-nous fait? Et ne sachant où nous avons écrit, où est le lieu des lettres et de ce qui est écrit, nous nous saluerons ainsi à la croisée des routes, solitaires, échangeant l'eau et le sel, dans la halte des pèlerins. Nous ne nous reverrons sans doute pas, chacun se sentant attendu par le monde de son désir, qu'il doit rêver, bâtir lui-même, sueur et sang jusqu'à s'apercevoir que tout œuvre n'est que le plan d'une prière qui sera ou non exaucée. Nous qui mangeons les livres comme d'autres jadis mangeaient l'ancêtre pour qu'il ne meure pas, nous attendons le fait alors que sans cesse c'est nous qui l'aurons dit et dans l'Indéfini Absolu qui aura été notre vocation nous nous souviendrons de ce moine qui disait: "Vous les poètes, vous imitez le Père, moi j'essaie d'imiter le Fils, mais regardez ces amoureux dans l'allée des orangers, eux ils imitent le Saint-Esprit."»

Parler de – et pour – quelqu'un, c'est exposer, quelque peu, avec pudeur, une relation devant des autres, témoins alors de ce témoignage, à qui on parle. Les termes de la relation se mettent en scène, et celui qui parle se professe, non pour se mettre en avant, bien sûr, mais pour «inter-esser» les autres à la relation, leur favoriser une relation à cette relation (la «relativiser»). Moi, «l'haïssable» selon Pascal, doit donc se produire en s'effaçant même. Et je le dois à la fidélité de notre échange, c'est-à-dire au question-

nement sur la poésie puisqu'elle était ce que nous pensions avoir en commun, son énigme donc; et que peut-elle donc lui être pour que des êtres aussi différents s'entre-tiennent par elle, leur comme-unité. Il y a du *croire* en tout ceci. Quel *croire* requiert l'exercice de patience? Sans croire le même, y a-t-il quelque caractère du croire requis par ce que l'appellation de «poésie» évoque, invoque, qui sans leurre ni équivoque assemble des différences si fines et si fortes, tout ce que la puissante compassion de la page que je viens de lire appelait «monde du désir» de chacun.

Parlant en première personne, donc (du *pluriel*!), et ne croyant pas que le nom ni l'œuvre écrite de Christian Guez doivent faire objet d'une convention hagiographique, trop vague pour ce que sa pensée avait d'articulé, de rigoureux, de passionné et d'érudit, j'évoquerai encore – deux ou trois rencontres, accords, points de tangence, courts-circuits peut-être électriques, et qui seront comme de brèves variations sous exergues, injonctions de sa pensée. Un mot cependant sur notre convention ici, et cet accord préalable qui pourrait – non illégitimement – réunir non pas seulement une multiplicité, celle-ci, mais une multitude.

Ce que nous respectons, et admirons, et vénérons de toute manière, et je dirais «a priori» pour ceux qui ne connaissent pas les poèmes ou les ouvrages de Christian Guez, c'est l'épreuve, la douleur, et – quelle que soit l'hésitation avec laquelle je reprends ce terme si multivoque – le sacrifice; si par là j'entends l'entière attention tournée vers ce que la traduction évangélique appelle «Unum necessarium»: «une seule chose est nécessaire», et *Poésie* est un des noms donnés à cet unique, simple et complexe (simple par l'unicité du trait déterminant l'appel et la réponse à l'appel, ou «vocation», et *complexe* parce qu'aucun aspect de l'existence ni aucune difficulté du *pensable*, dans le détail du savoir et du questionnement, ne lui est épargné). Et j'ai indiqué qu'il ne me semblait pas inconvenant d'appeler *folie* – dans une tradition, aussi, apostolique – ou *démence*, ce terme beau comme un nom propre, que nous ne devons dénier ni de Hölderlin ni de Artaud – folie, donc, cette élévation ou assumption progressive, cette absorption de tout l'être, de haut en bas, (cette «simplification» ultime, donc, si l'on veut) par l'Unique.

Hegel parlait d'une ruse de la Raison, à l'échelle de la «phénoménologie de l'esprit», c'est-à-dire à l'échelle historique dont les Acteurs ou Actants, les «Figurants», sont moins des individus que des peuples ou des idées, des grandes phases du Sens – à supposer que l'Histoire ait un sens, et on dirait plutôt une pétition de principe. Appelons ruse de la «folie», à l'échelle d'un destin, cette ruse médiatrice qui ne prend pas parti de faire la part, le partage d'un côté et de l'autre, par exemple l'alternance de rendre à César et de rendre à Dieu. Médiatrice parce qu'elle relie, et sans interruption, ne jouant pas le jeu du tour à tour du sacré et du profane. Et comme Valéry disait qu'il n'y a pas de «détail dans l'exécution» pour un architecte, signifiant par là que *tout* compte, également «crucial», nous savons qu'il n'y a pas «de détail» dans la Vie Mystique.

Elle est la *double* vue qui distingue et articule les deux plans de vision, les deux versions du pli dont la pliure est au secret «en retrait» des ailes distinctes du pli, vers «l'unité» de quoi elle remonte plus amont que le discours de la vue ordinaire, cherchant à nous y exercer à l'aide de comparaisons «familiales», du connu vers l'inconnu. Tout fait sens pour elle. Le pli du ciel et de la terre, mais aussi de la forme et du contenu, du formalisme et du thématique, de ma vie et de la Vie – de la minuscule et de la majuscule

du Même, et c'est peut-être elle qui a inventé la majuscule. Cette «folie» cite, juge, rapproche, *traduit* les versions l'une dans l'autre, *dans les deux sens*, recoud, capitonne, règle le change, le flottement des disparités.

Guez serait notre Nerval, si l'époque était encore capable de cela. Elle ne l'est pas. L'œuvre de Christian Guez demeurera un trésor pour beaucoup – c'est beaucoup, c'est peu. Elle est immense, en grande part inédite, non encore reconnue (et, je le crois donc, méconnaissable), qui va de ce très grand poème de jeunesse dont il capturerait la mesure par une mesure formelle spéciale inventée, de 21 pieds à deux césures, jusqu'à ces tercets, cette «couronne», dont Bernard Mialet m'écrivait l'ordonnance et la proportion:

$$\frac{144 \text{ tercets}}{4 \text{ par page}} \times 4 \text{ tomes,}$$

en se demandant quel éditeur pourrait prendre en charge le recueil; sans omettre l'ardente et multiple correspondance aux amis.

\*

En maints endroits, pour ne pas dire à chaque page, Christian condense une force affirmative originale – et *communicative*, comme si Dire c'était s'efforcer que *se* communiquer quelque chose d'à la fois ineffable et fable, de paradoxalement inégal au discours *et* entièrement ordonné à la parole – ... condense donc, sa croyance, la croyance de ce CROIRE qui le fait être. Par exemple dans le texte intitulé *l'Ange et l'hôte* (52) affirmant que les trois confessions monothéistes «peuvent formuler toutes les trois cette postulation unique qu'*il n'y a de Dieu que Dieu et l'homme est son poète*», où on entend le rythme coranique de l'affirmation. Le poète est donc un homme qui parmi les hommes dit que l'humanité de l'homme, quelle que soit l'in vraisemblable indénombrable diversité des destins, est essentiellement «poète de Dieu»; où on entend que poète est substitué à prophète et que *tout* homme (et pas seulement un élu) *peut* se faire révélateur d'une «révélation» qui passe donc par son «poème». Ce qu'aucune orthodoxie (a fortiori si elle est «intégriste») n'admettra. Mais si je m'y attarde c'est que ne partageant pas cette croyance, je dois me demander ce que je partage avec sa croyance, et prendre en mémoire plutôt ces accords «tacites» pareils aux poignées des mains qui se serraient, où *se taisaient* donc l'idée de la poésie, le sens de l'Un, la traduction des Religions / langues... et quelques autres secrets.

(En fait de «croyance», pour ma part, je tends à «croire» que le poème – son avenir pour moi – est le mouvement de la décréance se soustrayant à la croyance, un désenchantement plus puissant, plus ruineux, plus privant et ascétique que tout ce que l'usage ordinaire de «désenchanter», «déchanter», décanter» signifie.)

Ces «poignées de main», les moments «tacites», les «rencontres», – et qui pourraient faire l'objet de «protocoles» très larges, que je vais abrégier ici pour finir – je les reconnais, les remémore, par exemple dans les *Notes sur Dante* (p. 72), quand celles-ci parlent d'une *nouvelle logique* de l'identité, ajoutant que «le principe d'identité en poésie ne veut pas qu'un chat ne soit qu'un chat, mais aussi la réincarnation des désirs de Nefertiti, ou que pour Dante comme pour Thomas d'Aquin les étoiles sont des boules de feu qui sont *aussi* des âmes; les fleurs sont *aussi* des poèmes, poèmes vivants au-delà du symbolique et de l'allégorique.»

Ce que Christian Guez appelle «*nouvelle logique*» – celle qui ne martèle plus le



principe d'identité «A est A et le philosophe est son prophète» – et qui, au reste, est aussi ancienne («archaïque») que la logique identitaire qu'elle conteste, ou mine, ou subvertit aussi matinalement (en histoire de la philosophie) qu'Héraclite Platon – est ici celle de la comparaison (A est *comme* B, analysable en être et n' -être-pas B) inclut le (n')être (pas) par le comme. C'est celle qui donne ou prête d'écrire – par exemple – «la lune – ce miroir qui n'en est pas un» (42) ou «l'ange et lui étaient un, il était l'ange et il ne l'était pas» (43). C'est aussi simple que de dire qu'il n'y a d'*unité* que par le *mariage*, par ce que Guez appelle «le mystère du mariage»: une opération qui unit en n'abolissant pas la distinction. Ce que fait l'opération poétique du *rapprochement*, qui *propose* une alliance, qui étend le possible sur le monde, qui laisse paraître (apparaître) une nouvelle chose avec les choses qu'elle conjoint, c'est-à-dire dis-joint. Le mariage n'est donc rien ou «mystique»; c'est-à-dire en même temps une affaire banale, ordinaire, et une transaction mystique en ceci qu'une pluralité est singularisée par le nom.

À l'aide d'un autre exemple je voudrais pointer la difficulté de *lire* le poème guézien, et par quelle «traduction» je (= quelqu'un comme celui qui vous parle) cherche à s'en acquitter. C'est, dans un texte sur Piero della Francesca, une formule énigmatique qui pour «distinguer les apports théologiques des explications plastiques» (26) qualifie ceux-là (= la théologie) de «requête qui a le tout autre comme *privation*». Soit un désir (requête) qui vise (aspire, réclame) un autre dans son *altérité* irréductible («le tout autre»), comme *privation* ; : qui a le tout autre en s'*en privant* ; où je lis, donc, et comme une méthode poétique, que la privation, volontaire, *active*, de ce qui me manque (à savoir cet autre que je ne suis pas et ne peux être), le s'*en-priver* peut me mettre en relation avec lui, en «différence» (comme on dit «entrer en divergence») *dans* la proximité («jalouse»... envieuse) de son être distinct-distant favori.

*Gier ins Eine!* «La convoitise de l'un», le poète Hölderlin nommait et exorcisait ce débordement, cette déraison qui se sustente de sa haine à l'égard de la pluralité et de la diversité, et dont la «tolérance», qui n'est pas une disposition innée, dit, mais d'un mot trop tiède qui la dessert hélas, le refus vigilant à contre-violence. La pensée de Christian Guez Ricord nous fascine, de composer un double mouvement, un double transport où se concertent une soif de l'unité et un amour de la différence, dont la résultante n'est pas une retenue équilibrée mais une intense vibration généreuse, comme celle qui tremble dans cette expression (que le poéticien appellerait plutôt *adunaton* qu'*oxymoron*, comme celle d'un «cercle carré» ou d'un «mouvement perpétuel»), à savoir celle qui parle du «*triple mono-théisme*».

Toutes les guerres sont de religion, aimait à dire le philosophe Alain. Et en nos temps menacés par le fanatisme, où les religions *intégrées* font retour et où la bonne foi sert d'alibi imparable à la violence désintégratrice, j'avoue que je suis surtout ému par l'attachement de Guez pour Al-Hallaj, et cette citation qu'il aimait:

«Toutes les croyances relèvent du Très-Haut. /.../ Le judaïsme, le christianisme, l'islamisme et autres croyances sont des *surnoms* différents, et des appellations diverses. /.../ Ne va point exiger de quiconque qu'il adopte telle ou telle croyance.»

À ce point permettez-moi une digression, c'est-à-dire une traverse, un saut qui rejoigne les «circonstances présentes» – celle où, là-bas, non loin de nous, de l'autre côté si on veut l'appeler ainsi – des intellectuels, des penseurs libres, tombent sous des couteaux fanatiques; et de dédier plus spécialement cette page à Christian Guez.

Je crois qu'il est de responsabilité poétique maintenant en aire occidentale et franco-

phone, de prendre soin du «traditionnel» en vue de le vouer à un avenir, s'il est vrai, *selon* Henri Corbin, qu'il n'y a d'avenir qu'à proportion de notre amour pour le passé.

Une fois de plus le poème est affaire de «grand testament» (Villon), s'il s'agit «à la fin» de transmettre «le trésor» à ses légataires, comme le laboureur de la fable à ses fils, et que le mot de la fin, le «dernier mot» testamentaire, promet à ceux que Hannah Arendt appelle les nouveaux venus, ceci qu'à interpréter («herméneutique») le legs, cette fable sublime et décevante d'être celée dans une lettre qui ne peut être prise à la lettre, ils hériteront, eux aussi, de l'esprit d'une promesse de terre promise. Cette opération, qui est celle de l'«œuvre d'art» en général, peut être nommée, donc, interprétation ou profanation ou traduction, ou d'autres termes encore: il faut aux poètes trouver un «remploi» aux grands «théologèmes» qui firent et furent nos grandes croyances, errantes maintenant comme des morts sans sépulture, inapaisés inapaisants. Il y va de la pérennité de la *fable* (Jean Starobinski), et de la communauté d'appartenance à une culture «préculturelle» qui permettait naguère encore à notre multitude de lire les grandes images des peintres et de *reconnaître* en général les artefacts de leur monde: annonciation, incarnation, sacrifice, scènes de Cène, déposition, élévation, résurrection, dormition... L'inventive profanation poétique, la géniale simonie du religieux, convertit l'incroyable en révélations de la «profondeur de la vie» (Baudelaire) dans le royaume terrestre jusqu'à «la fin du monde»; convertit le mémorable immémorial en représentations immanentes à l'expérience quotidienne, en *poèmes* (si l'on veut bien entendre ce mot comme s'il était forgé sur le modèle de mythème, philosophème, sémème...) La prévoyante improvisation poétique cite notre ordinaire à comparaître à la clarté du mémorable dans une transfiguration réciproque de la configuration inventée de choses nouvelles et de la figuration héritée. La justesse de la proposition faite par un ouvrage de poésie offre au jugement d'y reconnaître une figure inespérée *et* attendue. Ça peut resservir et nous faire servir à quelque chose – à supposer qu'il y ait encore des *choses*, c'est toute la question.

**Michel Deguy**